Document généré le 2 juin 2025 14:32

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Solitudes et dérives

Lise Tremblay, *L'Hiver de pluie*, Montréal, XYZ éditeur, collection « Romanichels », 1990, 114 p.
Gilbert Dupuis, *La Marcheuse*, Rimouski, Éditeq, 1990, 192 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 62, été 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38425ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1991). Compte rendu de [Solitudes et dérives / Lise Tremblay, *L'Hiver de pluie*, Montréal, XYZ éditeur, collection « Romanichels », 1990, 114 p. / Gilbert Dupuis, *La Marcheuse*, Rimouski, Éditeq, 1990, 192 p.] *Lettres québécoises*, (62), 12–13.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lise Tremblay, *L'Hiver de pluie*, Montréal, XYZ éditeur, collection «Romanichels», 1990, 114 p.
Gilbert Dupuis, *La Marcheuse*, Rimouski, Éditeq, 1990, 192 p.

Solitudes et dérives

Les écrits de certains auteurs récents montrent qu'ils s'intéressent aux marginaux, solitaires et parfois mystérieux.

ROMAN
GABRIELLE PASCAL

Il n'est pas surprenant qu'une complicité s'établisse des uns aux autres puisque écrire, c'est souvent choisir une sorte de retrait, une marge privilégiée. Et comment, d'autre part, notre imaginaire à tous ne serait-il pas marqué par le spectacle de ces itinérants dont le nombre est grandissant dans nos rues ? Chacun de ces démunis nous offre une allégorie de nos solitudes et de nos dérives intérieures.

Nous savons bien qu'en littérature le talent et l'expérience n'ont rien à voir. Mais il est toujours grisant de le vérifier, comme on peut le faire en lisant le premier roman de Lise Tremblay, *L'Hiver de pluie*. Dès les premières pages, **quelque chose vous retiendra dans ce texte à la première personne, quelque chose de plus intime qu'un style et de plus charnel qu'un ton, une voix.** Et celle-ci vous accompagnera encore longtemps après que vous aurez fermé le livre.

La dérive intérieure

Décrire l'échec amoureux et professionnel, la dérive intérieure et sociale sans verser dans le mélodrame ou l'observation clinique, c'est le défi que relève avec succès cette auteure. Sa narratrice qui est aussi son personnage principal est une jeune marginale qui, dans un cartable rose, réunit les histoires qu'elle écrit et les lettres qu'elle n'envoie pas à l'homme qui ignore qu'elle l'aime. Après avoir interrompu cette correspondance secrète, elle la reprend en écrivant une lettre en guise de préface, dans laquelle elle confie avoir voulu raconter cet hiver pendant lequel son amour l'a habitée. Cette tentative née d'une volonté de mémoire sert sa passion qu'elle compare à celle d'une alcoolique qui prendrait la parole pour avouer sa servitude.

En racontant sa vie quotidienne, la narratrice la montre privée de tout ce qui définit les existences ordinaires. Sans domicile fixe, sans travail, sans projets, elle revient souvent sur son activité principale qui consiste à marcher. La ville de Québec devient ainsi le décor du roman. L'auteure sait rendre présent et vivant le relief de la vieille ville dont elle arpente interminablement les côtes ou monte et descend les escaliers. Une identification ne tarde pas à s'imposer entre ces lieux désertés et l'héroïne solitaire. Elle dissimule ces promenades qui n'ont pas de statut social : «Je ne disais jamais que je passais mes journées à marcher» (p. 10), confie-t-elle, avant d'expliquer : «Ceux qui marchent ne croient plus qu'ils existent. Ils sont en entier engloutis par ce qui les entoure.» (p. 36)

L'échec à communiquer et la solitude qu'il engendre se répète pour tous les personnages qui entourent l'héroïne. Son ami Jean-Louis, qui pourtant a un ancrage professionnel à l'université et lui offre souvent l'hospitalité, échoue lui aussi à écrire comme il échoue à établir un échange avec Élise d'abord puis avec Marthe. Celle-ci a été abandonnée par celui qu'on appelle l'homme du Nord. Par leur mutisme, tous viennent redire, dans une reprise poétique qui est la seule concession au lyrisme dans ce récit austèrement réaliste, le même tragique isolement. Avec ses rares compagnons, se confondent d'autres solitaires plus âgés, des marcheurs échoués comme la narratrice dans certaines rues et certains cafés. À ce titre, elle offre un tableau réaliste et impitoyable des oubliés de notre société.

Lise Tremblay

La honte de soi

Dans *L'Hiver de pluie*, la solitude est vécue également au féminin et au masculin. Solitude dans l'écriture pour Yves et Jean-Louis ; solitude dans la peinture pour celle qu'on appelle la grande fille. Mais la narratrice sait aussi raconter la différence quand elle parle de son rapport à sa mère et à son corps. Au souvenir d'une symbiose heureuse succède un malaise quand elle découvre dans les yeux des membres de sa famille que sa mère «n'est pas du monde des femmes [...] Elle reste avec les hommes, sa voix porte autant que la leur» (p. 40). Cette humiliation de l'enfant a pris, chez l'adulte, la forme de la honte de l'amour désapprouvé par la mère et confiée ainsi : «Chaque fois que je m'allonge auprès d'un homme, ma mère le sait.» (p. 14) Cela n'empêche pas, bien au contraire, la narratrice de multiplier les aventures avec des partenaires aussi démunis qu'elle : «Je les prends faibles et laids, des hommes dont personne ne veut. Des hommes qui ne disent rien, qui sont épuisés et à qui n'importe quel entre-jambes conviendrait.» (p. 81) Sur la haine de soi, elle en dit long en décrivant son rapport à son corps, qu'elle cache sous des amas de vêtements pour oublier qu'il existe.

Possédée totalement par cette haine suicidaire, l'héroïne s'enlise dans un refus de vivre si total qu'elle régresse au point de redevenir une enfant aux mains de sa mère. Venue reprendre en charge celle qui avait voulu vivre *autrement*, celle-ci est décrite avec «du triomphe et du mépris dans ses yeux et du contentement aussi» (p. 99). Dans une dernière image, la narratrice se décrit laissant désormais les personnages du téléviseur vivre à sa place et ayant tout oublié de son passé. Il ne lui reste que l'euphorie dans laquelle la plonge l'ingestion désordonnée de chocolat, suivie de l'attente soumise que naissent sur son corps les marques infamantes de l'urticaire dénonciateur.

Dans ce premier roman où elle cultive avec talent une litote assez rare dans nos lettres, Lise Tremblay démontre toute l'ambiguïté de l'acte d'écrire. Si, comme le dit sa narratrice, «l'écriture ne sert qu'à cacher» (p. 96), il est vrai aussi que nos rêves, nos maux et nos peurs

PHOTO : AXEL RHOD

émergent inexorablement du texte à force de s'y dissimuler. **Car c'est en taisant ses émotions et ses chagrins qu'elle les révèle en atteignant ainsi, avec un style maîtrisé, une qualité d'émotion exceptionnelle.**

Un espoir aveugle

On retrouve le personnage de la marcheuse dans le premier roman de Gilbert Dupuis qui a déjà écrit des nouvelles, des poèmes et des contes. Ce texte, qui a obtenu le prix Robert-Cliche en 1987, a pour personnage principal une marginale d'une soixantaine d'années que les habitants de Rimouski voient marcher dans leurs rues, toujours chargée de sacs. C'est elle qui donne son titre, *La Marcheuse*, au roman. L'isolement de ce personnage central prend plusieurs formes. Née à l'étranger, elle ne parle guère le français. C'est l'amour pour un soldat québécois stationné en Angleterre pendant la Deuxième Guerre mondiale qui l'a amenée au pays. On pense à *Tit-Coq*... Il semble que le mariage espéré n'a pas eu lieu et qu'un secret douloureux a fait de la jeune amoureuse une femme solitaire et silencieuse.

Parce qu'elle a refusé de pactiser avec le réel qui a détruit ses espérances, Sarah-Jane, devenue la marcheuse, a arrêté le temps comme en témoigne, dans sa chambre, un vieux calendrier de 1950 qui tient toujours lieu de référence. L'auteur ne raconte pas les événements de ce passé dans une perspective logique, il fait mieux en se servant d'images dont il sait exploiter le pouvoir évocateur. Le poète en lui choisit d'instinct cette technique pour animer les rêves de son personnage. C'est ce qui lui permet de donner si bien vie à l'univers obstiné du désir dans lequel son héroïne s'est tout entière réfugiée. Une série de symboles forment ainsi une chaîne signifiante qui tient lieu de narration du passé, par exemple ces maisons anciennes devant lesquelles la marcheuse s'arrête, foyers qu'elle privilégie comme lieux de l'intimité heureuse. Il y a aussi les cadeaux de Noël dans leurs emballages de fête que, depuis des décennies, elle accumule dans sa penderie pour celui qu'elle a perdu et qu'elle attend toujours. Une des évocations les plus réussies est celle de cette soirée imaginaire offerte en l'honneur du retour de l'aimé et à laquelle tous les notables de Rimouski sont conviés. Elle est présentée comme une scène de film, ce qui traduit la prégnance de cette soirée dans l'imaginaire de Sarah-Jane. Dans une belle chute à la riche symbolique, ce théâtre intérieur se confond à la fin du roman avec un vrai film qu'on tourne dans la ville et tout bascule alors dans le tragique. Car si Gilbert Dupuis dit : «Il n'y a pas de rêves fous, il n'y a que des réalités qui retardent sur l'espoir» (p. 26), il rappelle aussi que lorsque l'espoir devient aveugle, il peut bien rendre fou.

Autour de la marcheuse, deux jeunes femmes apportent l'écho de notre temps. Il s'agit de Fougère, l'étudiante qui, pour écrire vingt pages sur la solitude urbaine, se rapproche de la marcheuse afin de nourrir sa réflexion sur le sujet, et de Marlène, jeune voleuse à l'étalage qui sympathise avec Sarah-Jane dans les bureaux du Bien-Être social. Aucune des deux ne parvient à percer le secret de la marcheuse.

Humour et poésie

Parmi les images qui décrivent le mieux la dérive intérieure de l'héroïne de Dupuis, on trouve celle qui la montre lasse d'être regardée sans jamais être vue et distribuant des photocopies de son acte de naissance à l'entrée de la poste. Dans ce geste insensé par lequel elle tente de briser son propre silence et celui d'autrui, l'auteur exprime le besoin de reconnaissance qui nous taraude tous plus ou moins. Il le fait en révélant avec gravité la pulsion irrésistible qui anime son personnage, mais aussi avec un sourire en signalant combien vaine est cette tentative d'affirmation puisque son acte de naissance rejoint sur le trottoir les feuillets publicitaires les plus banals.

C'est ce ton personnel qui donne tout son caractère à ce roman. À la texture réaliste, s'ajoutent les effets de transparence de la poésie et les moirures de l'humour. Cet alliage peut surprendre et les raccords de ces modes si différents pourraient être parfois nuancés. Mais les *märchen* du XIXe siècle, ces récits allemands qui ont séduit les écrivains romantiques, présentaient déjà ces audacieux contrastes. Gilbert Dupuis en explore d'instinct avec succès, et à sa manière, les riches possibilités.